

III<sup>ème</sup> ANNEE  
No 8

AOUT  
1900

VENITE ADOREMUS

ANNALES DE L'ASSOCIATION

DES

# PRÊTRES-ADORATEURS

TU ES  
SACERDOS  
IN ÆTERNUM  
SECUNDUM  
ORDINEM  
MELCHISEDECH.  
( Ps. cix, 5 )



PATER  
TALES QUÆRIT  
QUI  
ADORENT EUM  
IN SPIRITU  
ET VERITATE.  
( JOAN. XIV, 23. )

REVUE MENSUELLE EXCLUSIVEMENT DESTINEE AU CLERGE

Abonnement : 50 cts.

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque Mois.

Centre général de l'Association pour le Canada :  
Montréal, 320, Avenue Mont-Royal.



### Sommaire du Numéro d'Août 1900.

Privilège d'anticiper Matines et Laudes accordé aux Prêtres-Adorateurs. — Réalité du Sacrifice Eucharistique. — L'Eucharistie et le Prêtre : Instruction de S. G. Mgr Doutreloux (*suite et fin*). — Les Modèles du Prêtre-Adorateur : Le Curé d'Ars (*suite et fin*). — Le Sacerdoce et le Saint Sacrement (*suite*). — Retraite mensuelle : Sur l'humilité.

## Privilège d'anticiper Matines et Laudes

### Accordé à tous les Prêtres-Adorateurs



Pour faciliter à nos Confrères la pratique de l'heure d'adoration, nous avons obtenu pour eux, il y a quelques années, le privilège d'anticiper la récitation de Matines et Laudes la veille dès deux heures.

L'époque où l'indult devait être renouvelé étant venue, nous avons fait demander à la Sacrée Congrégation des Rites d'élargir le privilège qui nous avait été précédemment concédé. Nous avons aujourd'hui la satisfaction de communiquer à nos Associés le texte du document qui nous a été adressé de Rome et qui leur permet d'anticiper la récitation de Matines et Laudes dès UNE HEURE de l'après-midi.

BEATISSIME PATER,

Moderator Generalis pro tempore Confraternitatis Sacerdo-

tum Adoratorum ad pedes S. V. provolutus, humillime implorat prorogationem facultatis ut Sacerdotes sodales Matutinum et Laudes ab hora prima pomeridiana recitare queant.

Et Deus, etc.

Congregationis Sanctissimi Sacramenti.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII tributis, benigne indulset ut singuli suprascriptæ Confraternitatis alumni, ad proximum triennium, privatam Matutini cum Laudibus recitationem ab hora prima post meridiem pridie anticipare valeant.

Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 27 Maii 1900.  
Loc. † Sig.

† CAJ. Card. ALOISI MASELLA,  
*Pro-Prefectus.*

† D. PANICI *Archiep. Laodiceu.*  
*Secretarius.*

Nous faisons observer à nos Associés que ce privilège n'est amoindri par aucune clause restrictive comme serait celle-ci, par exemple : "*dummodo rationabilis adsit causa.*" Cette concession s'étend à tous les membres de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, du moment qu'ils sont régulièrement inscrits sur nos registres ; il n'est donc pas nécessaire de demander des feuilles spéciales pour en jouir.



## Réalité du Sacrifice Eucharistique



Il est incontestable que Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, a voulu perpétuer jusqu'à la fin des temps le souvenir de sa mort : *hoc facite in meam commemorationem.*

Mais est-ce là toute la raison de ce grand bienfait ? Quand il nous le donna, le Sauveur n'avait-il point d'autre but ? En un mot, l'Eucharistie n'est-elle qu'un mémorial ?

Non, dit le concile de Trente, l'Eucharistie n'est pas seulement un mémorial ; elle est beaucoup plus que le souvenir, si expressif qu'il puisse être, du sacrifice de la croix, elle est ce sacrifice lui-même sans cesse renouvelé aux regards des hommes, sans cesse reproduit sur tous les points de la terre.

Vérité capitale, beaucoup plus oubliée qu'il ne semble, et

qu'il importe de mettre en lumière. Car si la Messe, comme on n'en peut douter, est le plus grand acte du culte catholique, combien de chrétiens cependant y assistent chaque semaine, sans savoir au juste ce qu'elle est ! Chez eux, les habitudes ont survécu à la doctrine, mais quand la doctrine n'anime plus les habitudes, que sont-elles sinon un corps sans âme, le cadavre d'une religion morte ?

Le premier mot dont se sert le concile de Trente en parlant de la Messe, est celui de sacrifice véritable, *sacrificium verum*.

La Messe n'est pas seulement une cérémonie commémorative, ni une prière plus solennelle que les autres ; bien plus, elle ne consiste pas expressément dans la présence réelle de Notre-Seigneur sur l'autel. Sans doute elle est Jésus présent, mais elle est plus que cela, elle est Jésus immolé. De quelle manière et sous quelle forme ? c'est ce que nous voudrions préciser.

## I

Sur l'autel, Jésus est dans un état d'immolation et d'anéantissement plus grand encore, si c'est possible, qu'au Calvaire. La victime a encore quelque existence personnelle : avant d'expirer, elle se meut, elle gémit, elle pleure ; en mourant, elle pousse un grand cri ; morte, il lui reste au moins la forme d'un être humain, et le centurion trouve en elle où frapper. Mais l'Hostie ! ah ! qui dira bien le degré d'abaissement où elle précipite Jésus ? Plus d'apparence ni de vie, ni d'action, ni de volonté ; plus de forme ni humaine ni divine, j'allais dire plus rien ! car en vérité, qu'est-ce que cette parcelle qui gît sur l'autel ? Qui donc reconnaîtra le Dieu du ciel sous ces fragments infimes ? C'est le dernier mot de l'anéantissement.

Aussi, de graves et nombreux auteurs ont-ils vu, dans l'état sacramentel où Jésus est réduit par la consécration, une immolation suffisante pour constituer, à elle seule, un sacrifice réel ; de telle sorte que la Messe, selon eux, est un sacrifice non pas uniquement en vertu de sa relation avec celui du Calvaire, ni uniquement par la séparation des deux espèces, mais en elle-même et par le mode d'être dans lequel elle constitue le Christ. N'était-ce pas aussi la pensée du concile de Trente, lorsque, après avoir qualifié la Messe de sacrifice véritable, il l'appelait encore et aussitôt sacrifice propre, *sacrificium proprium* ?

Écoutons d'abord le cardinal de Lugo, ce Jésuite du xviii

siècle qui fut compté au nombre des huit théologiens les plus illustres de l'univers catholique :

“ Bien que par la consécration, le Christ ne soit pas détruit substantiellement, il l'est cependant d'une certaine manière, *humano modo*, en ce sens qu'il est réduit à un état inférieur, *quatenus accipit statum decliviorum*, à un état qui le rend à la fois incapable d'user de son corps comme en usent les hommes et apte à servir de nourriture. Humainement parlant, il est donc là comme si en réalité il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment. Et ce changement suffit à constituer un sacrifice véritable. ”

La même doctrine se retrouve aujourd'hui sur les lèvres d'un autre Jésuite non moins docte, cardinal lui aussi, qui enseignait naguère au Collège romain sous les yeux du Souverain Pontife, et qui a été revêtu de la pourpre en récompense de son enseignement :

“ Que l'on considère, dit-il, l'état dans lequel le Christ, souverain Prêtre, se constitue comme victime, en plaçant, par la consécration, son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Et il se constitue en cet état, lui, le souverain Prêtre, afin d'exprimer au nom de toute l'Eglise dont il est le chef, et pour que l'Eglise exprime par lui le souverain domaine de Dieu et l'absolue dépendance de toute créature. Par là encore, il veut exprimer et représenter la satisfaction qu'il consommait autrefois sur la croix pour les péchés du monde, en livrant son corps et en versant son sang. Or, un tel “anéantissement” non seulement suffit à constituer un sacrifice propre et véritable, mais nulle part, si on en excepte le sacrifice sanglant de la Croix, on ne trouve réalisée d'une manière plus sublime et plus profonde l'idée d'un tel sacrifice. ”

Qu'y a-t-il donc sous ces voiles humiliés ? Demandez-le à la foi, demandez-le à l'amour : il y a la substance du corps et du sang de Jésus, il y a son cœur, il y a son âme, il y a sa divinité, il y a le Christ complet, mais le Christ dans un incomparable anéantissement. “ Cet anéantissement ne vaut-il pas une mort ? La victime égorgée dans les sacrifices anciens disparaissait-elle plus entièrement dans les cendres du bûcher que le Christ sous la poussière des accidents ? O prêtre, pourraient dire les anges, tu l'as réduit au néant, notre Roi de gloire : il est moins vivant dans cet état que le ver de terre, et le brin d'herbe annonce sa présence au soleil avec plus d'éclat que lui ! ” (P. TESNIÈRE.)

Or, c'est l'acte consécrateur qui met le Christ dans cet état de mort. Par conséquent, c'est l'acte consécrateur qui constitue

la réalité du sacrifice eucharistique, et la Messe est un sacrifice véritable et proprement dit, non seulement par sa relation avec celui de la croix, mais encore parce que Jésus-Christ s'y constitue dans un état particulier d'immolation, en se soumettant aux conditions de l'existence sacramentelle et en acceptant de subir toutes les lois qui régissent l'état d'une victime réellement morte et sacrifiée.

## II

De cette doctrine découlent des conséquences pratiques et pieuses par lesquelles nous voudrions terminer ce chapitre, et que nous ramènerons à trois : l'humilité, la réparation et l'abandon.

Certes, si jamais l'orgueil reçoit une leçon, c'est bien là. Quel enseignement et quel exemple ! L'homme aime à paraître, Jésus disparaît tout entier. L'homme passe sa vie à se rechercher, Jésus passe la sienne, dans l'hostie, à se perdre et à s'effacer. L'homme est avide de gloire, de bruit, d'honneurs, de vanités et de louanges ; Jésus n'a pas assez de voiles, de silence et d'obscurité pour nous redire : " Apprenez de moi que je suis humble de cœur. " C'est que nulle vérité ne pénètre aussi difficilement dans l'esprit humain ; c'est que nulle vertu n'a plus de peine à s'emparer de l'âme et à la vivifier. Nous sommes, hélas ! si près de nous ! Même quand nous essayons de nous oublier, nous nous retrouvons si vite ! Le *moi* pousse de telles racines au dedans et parfois de tels rameaux en dehors qu'il étouffe tous les germes semés par la grâce, et suffit à rendre stérile tout le champ spirituel. Oh ! comme nous avons besoin du spectacle de l'autel ! Où donc, si ce n'est là, où donc apprendrons-nous que, frères de Celui qui s'est anéanti non seulement jusqu'à la forme de l'esclave, comme dit l'Apôtre, mais jusqu'à la forme du pain, nous ne pouvons avoir d'autre loi de sainteté que la parole du Précurseur : " Diminuer pour qu'il grandisse, *Illum oportet crescere, me autem minui.* "

C'est en effet par la généreuse humilité des âmes que Jésus-Christ veut grandir. Plus il se dérobe et s'abaisse, plus l'âme fidèle brûle du désir de le glorifier. Elle veut que, semblable à celui de la Résurrection, le sépulcre de l'Hostie soit, lui aussi, un sépulcre glorieux. Et c'est justice : moins on reconnaît le Roi du ciel dans ce tombeau des espèces, plus il faut qu'on le reconnaisse dans les magnificences du culte extérieur, mais surtout dans la foi, l'amour, le dévouement, la vie toute sainte de ses adorateurs. Eh quoi ! noter grand Dieu a multiplié les miracles pour se faire petit ; ne multiplierons-nous pas les

hommages pour le proclamer grand ?

Ce désir devient plus intense quand on songe qu'à l'anéantissement volontaire de l'Hostie une foule d'âmes, ne répondent que par l'indifférence, et d'autres par la profanation, le blasphème, le sacrilège, l'outrage sous mille formes. Alors, l'humilité ne suffit plus ; on est pressé d'y joindre la réparation, c'est-à-dire la prière qui adore, la visite qui console, la communion qui unit, la pénitence qui expie, l'amour plus ardent qui proteste contre l'injure, puis enfin ce suprême degré de l'amour qui s'appelle l'abandon.

Là encore l'exemple vient du tabernacle : le sacrifice de Jésus dans l'hostie n'est-il pas poussé jusqu'aux dernières limites de l'abandon ? Le Christ ne se livre-t-il pas sans réserve et à Dieu et aux âmes ? Pendant qu'il est anéanti devant la Majesté de son Père, les hommes peuvent faire de lui ce qu'ils veulent, le prendre, le donner, le délaisser, le porter ici ou là, le confier même à des indignes : il se laisse faire. Aucune puissance de son corps et de son âme, à plus forte raison aucune puissance de sa divinité n'est en action visible : il est, dans toute la force du mot, un être abandonné.

Dès lors on comprend que la plus parfaite coopération des âmes à cette vie de Jésus-Hostie soit un abandon total à sa volonté et à son action. Par cet abandon, non seulement l'âme se dégage du péché et des créatures, mais, ce qui est bien plus difficile, elle se dépouille d'elle-même, elle se désapproprie de son être pour se livrer entièrement à Jésus dont elle devient ainsi l'hostie, par un culte d'imitation parfaite : *Spirituales hostias, acceptabiles Deo.*

Cet état est le plus haut degré de l'immolation, car il crucifie l'être entier qu'il anéantit en quelque sorte ; il est la mort de tout égoïsme, et du même coup, l'expression pure du pur amour. Il livre à Dieu tout ce que nous sommes, dit Bossuet, et nous unit à tout ce que Dieu est. Qu'on ne le confonde pas toutefois avec le quiétisme : il en est l'antipode. On n'y parvient jamais et l'on ne s'y maintient pas sans de grands labeurs ni de grandes vertus. Rien ne coûte à la nature humaine, rien ne coûte à la volonté comme de s'aliéner, même pour se livrer à Dieu. Mais quand une fois on est entré dans cette voie, on y recueille, et au-delà, le cent pour un de l'Évangile : on s'est appauvri de soi-même, c'est vrai, mais pour s'enrichir de Jésus. C'est le plus court chemin de la sainteté, le chemin des parfaits.

Par cet abandon, en effet, Jésus devient pratiquement le Roi de l'âme qui lui est restituée sans réserve : il en fait ce

qu'il veut, il ordonne et elle obéit, il la mène où il lui plaît, par les routes qui lui conviennent, dans la joie ou dans la souffrance, dans la gloire ou dans l'ignominie ; elle se laisse faire et dit un amoureux *amen* à tous les vœux divins.

Il devient aussi le Prêtre de l'âme et exerce sur elle sa souveraine sacrificature. L'âme complètement abandonnée n'est plus qu'une apparence que le Christ consacre et qu'il immole, sous laquelle il vit et par laquelle il agit : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Elle existe alors, si l'on peut parler de la sorte, de la même manière qu'existe Jésus sous les espèces sacrées, dans un état de mort à l'égard des choses dont elle use, de ses opérations et de son être. Elle répond ainsi pleinement au dessein de Dieu sur elle, elle traduit dans chacun de ses actes la volonté divine, et arrive sûrement au degré de perfection où sa prédestination l'appelle.

Voilà le vrai culte eucharistique, l'adoration en esprit et en vérité. Entre l'âme abandonnée et Jésus, il n'y a pas seulement union, il y a une sorte d'unité : *sint unum* ! C'est la même vie d'hostie qui se prolonge, et c'est le Christ qui la continue dans l'âme sur la terre, comme il la continue en lui-même dans le tabernacle. L'âme est, elle aussi, une Eucharistie, une hostie vivante et sainte, *hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*.

Assurément, il y a de nombreux degrés dans cette vertu d'abandon. Quiconque aime Jésus-Hostie doit essayer d'en gravir au moins quelques-uns, en ne refusant à la grâce aucun des dépouillements extérieurs ou intérieurs qu'elle demande, et en devenant par là, autant qu'il est possible, une espèce sacramentelle ; faible sans doute, petite, obscure et pauvre, mais toute pleine de Jésus.



## L'Eucharistie et le Prêtre

Instruction de S. G. Mgr Doutreloux, Evêque de Liège.

(suite et fin)

II. Le prêtre est le *dispensateur* de la Sainte Eucharistie. Grande et sublime fonction ! je n'insisterai pas sur sa sainteté, ni par conséquent sur le profond respect avec lequel elle doit être accomplie, sur la piété avec laquelle doivent se prononcer les touchantes paroles dites aux fidèles lorsque le prêtre leur

montre de loin la sainte hostie et lorsqu'il la dépose sur leur langue, sur la gravité que l'on doit observer en descendant vers le banc de la communion, en y circulant, en retournant à l'autel, en y fléchissant le genou, en y fermant le Tabernacle ; je ne ferai non plus que rappeler combien nous sommes obligés de prendre soin que dans l'administration du saint Viatique tout s'accomplisse avec décence, avec édification tant dans les rues que dans les maisons des malades, combien il serait à désirer que pour cette cérémonie, ou au moins pour la communion générale des infirmes, on rétablît partout, comme on l'a déjà fait dans plusieurs paroisses, la pompe qui l'accompagnait autrefois : j'attirerai plutôt votre très sérieuse attention sur un de nos plus importants devoirs en cette matière.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'indique lui-même dans une de ses paraboles où il se compare à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour prier les invités de s'y rendre. Ce festin n'est autre que le banquet eucharistique, les serviteurs du Roi ce sont les prêtres : ceux-ci sont chargés d'appeler les invités, c'est-à-dire les fidèles, de les presser de venir à la table sainte ; ils doivent leur représenter sans cesse les avantages du fréquent usage de cette divine nourriture de nos âmes, leur rappeler les ordres si formels, les promesses si étonnantes de notre divin Sauveur à ce sujet, les invitations si pressantes de l'Église, les pieux usages des chrétiens aux premiers siècles, la doctrine et les exemples des Saints. Mais surtout, après avoir ainsi exhorté, ils sont tenus de donner toute facilité de répondre à leurs exhortations, se sacrifiant et le soir et le matin et toujours, je ne dis pas pour se rendre au confessionnal quand ils y sont appelés, mais pour s'y trouver les premiers à des heures fixes et convenables : car c'est un fait démontré par l'expérience : la fréquentation des saints Sacraments dans une paroisse finit par être en rapport avec le zèle du pasteur non-seulement à la recommander mais encore à la rendre facile.

Rien ne peut mieux nous éclairer sur ces obligations que la doctrine de l'Église et les règles indiquées par les théologiens concernant l'usage de la sainte Communion.

Voici comment s'exprimait à cet égard le Saint Concile de Trente, à une époque qui sous bien des rapports n'était ni meilleure ni plus fervente que la nôtre : (Session XIII, chapitre VIII, De usu admirabilis hujus Sacramenti) : "*Demum AUTEM PATERNO AFFECTU ADMONET SANCTA SYNODUS, HORTATUR, ROGAT ET OBSECRAT PER VISCERA MISERICORDIÆ DEI NOSTRI, ut omnes et singuli qui christiano nomine consentur,*

*in hoc unitatis signo, in hoc vinculo charitatis, in hoc concordie symbolo jam tandem aliquando conveniant et concordent, tantæ majestatis et tam eximii amoris Jesu Christi Domini nostri, qui dilectam animam suam in nostræ salutis pretium, et carnem suam nobis dedit ad manducandum, hæc sacra mysteria corporis et sanguinis ejus ea fidei constantia et firmitate, ea animi devotione ac pietate et cultu credant et venerentur, ut panem illum supersubstantialem FREQUENTER suscipere possint, et is vere eis sit animæ vita et perpetua sanitas mentis ; cujus vigore confortati ex hujus miseræ peregrinationis itinere ad cœlestem patriam pervenire valeant, eundem panem Angelorum, quem modo sub sacris velaminibus edunt, absque ullo velamine manducaturi.*

Et ailleurs le même Concile dit encore : *Optaret quidem Sancta Synodus ut singulis Missis fideles adstantes, non solum spirituali affectu sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent quo ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus proveniret.*

Qui ne serait frappé, chers et vénérés coopérateurs, de la fervente tendresse de ce langage envers le très auguste Sacrement de l'autel, du caractère solennel et ardent de l'invitation qu'il adresse à tous ceux qui portent le nom de chrétiens, *omnes et singuli qui christiano nomine censentur*, et enfin de ce vœu si formel de la communion fréquente !

III. Il me reste à vous parler du prêtre comme *gardien de la Sainte Eucharistie.*

En cette qualité le prêtre doit premièrement veiller à préserver le saint Sacrement de toute profanation, d'abord de celles dont les malfaiteurs pourraient se rendre coupables, ensuite, pour autant qu'il dépend de lui, des communions sacrilèges. Un de ces malheurs est-il arrivé dans sa paroisse, il doit s'empresser d'en faire réparation à Notre-Seigneur, y associer son peuple, lui donner de l'éclat, si le crime a été public. De plus, son cœur ne peut rester insensible aux manques de respect qui se commettent si fréquemment et avec tant de facilité contre le divin Roi de nos autels. S'il comprend son office, non content de ne rien négliger pour les prévenir ou pour en diminuer le nombre, il en demandera fréquemment pardon à N.-S. en son nom et au nom des coupables ; il favorisera les pratiques religieuses établies en vue de les expier, spécialement la communion réparatrice du premier vendredi du mois et les amendes honorables. Il ne suffira pas à son amour du divin dépôt confié à sa garde d'en écarter toute offense, il brûlera du désir de le

voir entouré de respect, d'honneur et d'amour. C'est pourquoi il aura le zèle de la beauté de la Maison du Seigneur, de tout ce qui peut l'orner ou doit y servir au culte sacré ; la splendeur des cérémonies lui tiendra à cœur, celle surtout des offices spécialement institués pour honorer N. S. J.-C. au tabernacle, tels que les saluts solennels, l'Octave du St Sacrement, l'Adoration perpétuelle, les Prières des XL Heures, l'Adoration mensuelle de l'Association des Églises pauvres et le mois du Sacré-Cœur.

Souvent, et à ces occasions surtout, il parlera de la Sainte Eucharistie, en chaire, au catéchisme, au confessionnal ; sa parole sera ardente comme l'affection de son cœur, elle éclairera et fortifiera la foi, elle augmentera la confiance, elle inspirera la vénération et le respect, elle excitera la reconnaissance, elle enflammera l'amour dans les âmes des fidèles, elle attirera leurs cœurs, elle les enchaînera aux pieds de N. S. J.-C. A la prédication de la parole il ajoutera celle de l'exemple : gardien de ce divin Compagnon de notre exil, il demeurera auprès de son tabernacle par la pensée et par l'affection ; quelles que soient ses occupations, en quelqu'endroit qu'il se trouve, il se reportera fréquemment vers lui, pour lui offrir, sous forme d'oraison jaculatoire un acte d'adoration, de remerciement, d'amour ou une prière. En outre, il aimera à se trouver souvent et longtemps, si c'est possible, à l'église ; jamais du moins il ne laissera passer un jour sans visiter le Saint Sacrement dans la seconde partie de la journée.

Ah ! puissent tous nos prêtres comprendre combien ces visites leur vaudraient à eux-mêmes de lumière, de force, de consolation, d'encouragement, de grâces de toutes sortes, combien aussi elles contribueraient à faire fleurir dans leurs paroisses la dévotion envers le Saint Sacrement ! Voulons-nous que notre peuple aime les tabernacles du Seigneur, amenons-le par notre conduite à admirer combien nous les aimons nous mêmes ; qu'elle redise sans cesse, qu'elle proclame bien haut sur notre passage du presbytère au temple et devant les saint autels ces paroles enflammées du Roi-Prophète : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus !* ( Ps. 83. )



## Les Modèles du Prêtre-Adorateur

## LE CURÉ D'ARS

*( suite et fin. )*

## IX

L'amour du serviteur de Dieu pour l'adorable Sacrement de nos autels devait être récompensé par des faveurs singulières. Car s'il est vrai que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, à plus forte raison se rendra-t-il obéissant à ceux qui l'aiment. Et nous savons si M. Vianney aimait Dieu et à quel degré il l'aimait. Écoutons-le raconter, en son langage simple et vrai, une de ces faveurs merveilleuses, telles qu'on en admire dans la vie des Saints.

“ J'ai connu, disait le saint Curé, un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; il disait : “ Qu'en sait-on ? Ce n'est pas sûr. La consécration, qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il sur l'autel en ce moment-là ? ” Mais il désirait croire, et priait la Sainte-Vierge de lui obtenir la foi. Écoutez bien ça : Je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. *Au moment où cet homme se présentait pour recevoir la sainte communion, la sainte Hostie s'est détachée de mes doigts, quand j'étais encore à une bonne distance ; elle est allée d'elle-même se poser sur sa langue. ”*

Ainsi donc le Dieu de l'Encharistie se réservait de manifester publiquement sa présence et sa puissance au Sacrement par l'entremise de son serviteur. Faut-il s'en étonner après qu'on a entendu Notre-Seigneur Lui-même affirmer de la manière la plus formelle et la plus solennelle à ses Apôtres et, en leur personne, à tous les chrétiens de tous les temps, que, alors même qu'ils ordonneraient à une montagne de se déplacer, si leur foi est vive et véritable, ils se verront obéis ? O puissance merveilleuse, ô force triomphante de la foi et de l'amour, de cet amour auquel rien, ni personne, pas même Dieu, ne résiste, de cette foi dont notre Saint disait lui-même : “ Je crois que si nous avions la foi, nous serions maîtres des volontés de Dieu ; nous les tiendrions enchainées et il ne nous refuserait rien. ” “ Voyez-vous jusqu'où Dieu est bon à ceux qui l'aiment : Il fait des miracles pour rien quand c'est un de ses amis qui les lui demande. ”

## X

En entendant de tels accents et en admirant de tels actes, on serait tout naturellement porté à croire que dans cette âme si héroïque, si pleine, si débordante de charité, si totalement livrée au bon plaisir du Maître c'était une joie, une paix, un printemps continuel. Mais qui ne sait que la sainteté est essentiellement fondée sur la Croix et puise toute sa fécondité dans le sacrifice ? Aussi est-il raconté dans la vie du serviteur de Dieu que " dans son âme régnait habituellement une amère désolation. Afin d'augmenter ses mérites et de désintéresser son zèle, Notre-Seigneur lui mettait un voile sur les yeux qui l'empêchait de voir le bien immense qui s'opérait par lui. Il se croyait un être inutile, un obstacle radical au bien. De là d'affreuses tentations de désespoir qui réduisaient tout son être à une sorte d'agonie mortelle. Dans cet indicible état, il demandait à l'adorable Sacrement des consolations et les forces que réclamait son âme en détresse. Écoutons-le nous révéler lui-même le remède à ces violentes tentations : " Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous, et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je n'ai d'autre ressource contre cette tentation du désespoir que de *me jeter au pied du Tabernacle comme un petit chien aux pieds de son maître.* "

## XI

Mais un jour vint où cette suprême consolation lui fut retirée. Ainsi Dieu se plaît à dépouiller les siens et à leur soustraire une à une les douceurs de sa présence et les consolations de sa grâce. Ce fut lorsque la renommée de sa sainteté répandue dans l'univers entier, lui eût amené ces prodigieuses multitudes de toutes nations et de toute langue, venant puiser dans la conversation, le contact et souvent même la seule vue de l'homme de Dieu, les consolations, l'espérance, la force, la haine du péché et le secret de l'amour divin. Cette affluence de jour en jour croissante de pèlerins fut le point de départ de ce que nous pourrions, sans exagération, nommer *son long martyre* : nous voulons dire ses mortelles stations, du jour et de la nuit, au sacré tribunal du pardon. Ce martyre, loin de perdre de ses rigueurs avec le temps, ne fit au contraire que s'accroître ; car, à mesure que le mouvement vers Ars devenait plus universel, le saint Curé éprouvait plus violemment

en son cœur le désir, le besoin de solitude, de prière, d'adoration. Son rêve eût été de finir sa " pauvre vie " dans quelque trappe ou quelque chartreuse à l'ombre d'un tabernacle et d'y prier à loisir le Dieu voilé de l'Hostie. Et dans son impuissance à réaliser ce rêve, et comme pour se dédommager de cette privation, de cet éloignement forcé du tabernacle, il ne savait plus, dans ses instructions, ses entretiens, ses catéchismes, que parler de Celui vers lequel se portaient toutes les puissances de son être, de ce Dieu-Sacrement qui était " sa vie, son ciel, son présent, son avenir. " Il trouvait là le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Rien ne peut donner une idée de l'amour qui transpirait en chacune de ces paroles. Ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur plus encore que de ses lèvres. Il appelait l'Eucharistie des noms les plus suaves et les plus tendres ; il inventait des expressions nouvelles pour en parler dignement. Il y avait dans sa manière de prononcer l'adorable nom de Jésus et de dire : *Notre-Seigneur !* un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. " O mes enfants, s'écriait-il, que fait Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour ? Il a pris son bon cœur pour nous aimer ; il sort de ce cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour noyer les péchés du monde... Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très-saint Corps de Notre-Seigneur, et quand je suis dans mes heures de découragement, ne me voyant digne que de l'enfer, je me dis : Ah ! si du moins je pouvais l'emmener avec moi ! L'enfer serait doux près de Lui, il ne m'en coûterait pas d'y rester toute l'éternité à souffrir, si nous y étions ensemble... Mais alors il n'y aurait plus d'enfer : les flammes de l'amour éteindraient celles de la justice. "

## XII

En lisant les détails de cette période de la vie du saint Curé, on est naturellement porté à se demander comment, durant trente années et plus, malgré ses effrayantes et continuelles austérités, il put remplir une tâche si pénible et dont le poids, loin de s'alléger, ne faisait que devenir de jour en jour plus accablant. Ici encore c'est à l'Eucharistie qu'il faut remonter pour découvrir la source de cette force mystérieuse et toute surnaturelle qui soutenait le serviteur de Dieu dans l'exercice de cet écrasant ministère. C'est à l'autel, dans la fraction du pain, au fond du calice du salut, qu'il puisait chaque matin la provision des forces nécessaires pour atteindre le jour suivant.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner, à moins d'ignorer que l'Eucharistie est avant tout un aliment dont la vertu spéciale est de nourrir l'âme, en même temps qu'elle exerce une action fortifiante sur le corps. Cette influence physique de l'Adorable Sacrement était chez le Curé d'Ars, chose visible et aisément remarquable ; et l'on peut dire en toute vérité que l'Eucharistie était sa véritable vie, son unique confort. C'était là le sentiment de tous ceux qui, frappés de ces perpétuelles alternatives d'épuisement et de restauration physiques chez l'homme de Dieu, cherchaient à en découvrir la cause. " Je crois, disait l'un d'eux, qu'il viendra un temps où le Curé d'Ars ne vivra que de l'Eucharistie. "

### XIII

Mais depuis longtemps déjà l'âme du saint Curé aspirait plus haut encore. Ce n'était plus seulement du Dieu caché ici-bas sous les voiles du mystère qu'il avait faim et soif, mais du Dieu glorieux qui règne dans le ciel, de ce Dieu dont les élus vivent et adorent éternellement la face adorable.

A l'exemple du grand Apôtre, il souhaitait la dissolution de son corps et appelait de tous ses vœux le bienheureux instant qui le mettrait pour jamais en possession de Celui pour l'amour duquel il s'était si totalement constitué *hostie*. " Oh ! disait-il à un de ses missionnaires, si j'étais à votre place je m'envolerais au ciel ! " et il ajoutait avec un accent de tristesse résignée : " Que je suis à plaindre ! Je ne connais personne de plus malheureux que moi ! "

Cette pensée du ciel, de Dieu toujours adoré, toujours possédé, l'absorbait et revenait fréquemment dans ses dernières instructions, et ravi, transporté par cette pensée, il s'écriait, les yeux baignés de larmes et avec ce frémissement d'amour qui lui était ordinaire : " Ah ! quand on pense au ciel, peut-on encore aimer la terre ?... Au ciel nous dirons à Dieu : Mon Dieu ! Je vous vois ! Je vous tiens ! Vous ne m'échapperez plus ! Jamais ! Jamais !... "

Dieu ne pouvait demeurer sourd aux instances de celui qui avait toujours si docilement accompli ses volontés adorables, ni refuser d'apaiser cette soif de lui-même qui tourmentait l'âme de son *bon et fidèle* serviteur... Le 4 août 1859, le saint Curé d'Ars s'éteignit doucement, sans agonie, consolé par la visite de celui qu'il avait tant de fois visité et consolé lui-même dans son tabernacle terrestre et qu'il allait étreindre et posséder à jamais dans les tabernacles éternels !...

Sa vie n'avait été que la réalisation vivante et persévérante de ces belles paroles qu'il adressait un jour à ses paroissiens : " Les saints se perdaient pour ne voir que Dieu, ne travailler que pour Lui ; ils oubliaient tous les objets créés pour ne trouver que Lui ; c'est ainsi qu'on arrive au ciel ! "

## XIV

En terminant, nous prions nos indulgents lecteurs de vouloir bien nous pardonner l'étendue de cette étude. Nous aurions pu, à la vérité, la circonscrire dans un cadre plus restreint et en retrancher les nombreuses citations que nous avons faites. Mais c'eût été, ce nous semble, ne donner qu'une idée incomplète de celui que nous avons à cœur de montrer dans tout l'éclat que projette sur lui l'Hostie eucharistique. La parole n'étant que l'expression, la forme extérieure de la pensée, des sentiments de l'âme, nous avons cru que faire parler le Curé d'Ars lui-même sur l'adorable Eucharistie serait ajouter une confirmation authentique à ce que nous avons pu dire de son amour et de sa dévotion envers cet auguste Sacrement.

Puisse cette prédication d'outre-tombe, cette parole si éminemment sacerdotale, puissent ces accents tout de feu réveiller ou du moins enflammer davantage dans le cœur de ceux auxquels ils parviendront, l'amour du Dieu caché et malheureusement si peu aimé !

Puissent-ils surtout trouver un écho profond dans le cœur de tous les prêtres et leur donner une intelligence de plus en plus grande des ressources immenses, toujours assurées et merveilleusement efficaces que leur zèle sacerdotal peut puiser en l'Eucharistie.

Si l'on a pu dire que l'amour de Notre-Seigneur, la dévotion à son très-saint Corps fut *tout le Curé d'Ars*, c'est-à-dire le souverain moyen de sa sanctification personnelle, ne peut-on pas, par une déduction logique, dire pareillement que l'Eucharistie fut toute sa force, son grand moyen d'action auprès des âmes ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour tous les prêtres, pour tous les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ ? L'Eucharistie aurait-elle changé ou ne serait-elle efficace que dans certaines mains ? Non certes ; à chacun de ses prêtres Jésus-Hostie se livre avec un égal abandon et par chacun d'eux il veut également régner sur les âmes et les posséder à jamais. Mais puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de subordonner sa puissance, au Sacrement, de la conditionner à la volonté de ses ministres, c'est à nous, prêtres de l'Eucharistie, qu'incombe le

devoir, l'honneur et le bonheur de donner à l'Eucharistie ses moyens d'action ; il nous faut la tirer de l'obscurité de ses tabernacles, la montrer, la donner aux âmes, jeter à ses pieds des adorateurs en esprit et en vérité. Oh ! alors nous aurons trouvé le secret de faire aimer Jésus, d'établir son empire sur les âmes, et tous les prêtres, tous les pasteurs, pourront dire de leurs paroisses ce que le Curé d'Ars disait de la sienne : " Ars n'est plus Ars ! Il y a bien des années qu'une pareille révolution ne s'était pas faite dans cette paroisse. "

---

## Le Sacerdoce et le Saint Sacrement

---

Soleil de l'Église, le Très Saint Sacrement produit par ses grâces les effets que l'astre du jour produit par ses rayons : il pénètre, éclaire, échauffe, dilate ; il excite, élève, fortifie ; il donne la forme et l'accroissement. Les autres sacrements gravitent autour de l'Eucharistie, comme les planètes autour du soleil qui est leur foyer lumineux en même temps que leur centre d'attraction.

Tout prêtre vertueux, lui aussi, n'est-il pas soumis à deux forces, l'une qui le pousse vers les âmes, l'autre qui l'attire vers Dieu ? Qu'en résulte-t-il ? Que toute sa vie gravite autour du Sacrement d'amour, comme une planète autour de l'astre central. L'Eucharistie est le principe de la dignité et de la variété de l'Ordre ; l'Eucharistie est la cause ou le foyer de toutes les vertes sacerdotales, en particulier de la pureté et du dévouement.

### I

Par une disposition de Dieu, dit le concile de Trente, le sacrifice et le sacerdoce sont tellement unis, que l'un et l'autre ont existé sous toute loi. C'est pourquoi, sous la loi nouvelle, l'Église ayant reçu du Seigneur le Sacrifice visible de l'Eucharistie, il faut reconnaître qu'elle a aussi un nouveau sacerdoce, visible et extérieur, dans lequel l'ancien a été transféré. Comme le sacrifice, il fut institué par notre Sauveur, qui donna aux apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de consacrer, d'offrir, d'administrer son corps et son sang, avec le pouvoir de remettre et de retenir les péchés. On monte à ce sacerdoce par les

Ordres mineurs et majeurs, comme par autant de degrés, et la sainte ordination est vraiment et proprement un sacrement.

Oui, l'ordination qui distingue les clercs des laïques est un vrai sacrement. Depuis trois siècles, elle est soutenue comme telle par les défenseurs de l'orthodoxie, contre les protestants luthériens et calvinistes, de même qu'elle fût soutenue autrefois par Tertullien, saint Épiphane et saint Jérôme, contres les hérétiques de leur temps, en recourant à l'Eucharistie comme à un arsenal, où la vérité tient en réserve des armes toujours prêtes. Ne voyez-vous pas, disons-nous aux novateurs, qu'à toutes les époques de l'histoire comme aujourd'hui, dans l'Église catholique, le pouvoir de consacrer le corps du Seigneur, et de renouveler son sacrifice, fut le privilège d'un petit nombre d'hommes choisis par le Saint-Esprit, et initiés par un rite sacré à cet auguste ministère ?

La dignité du prêtre se mesure sur la dignité de la victime. S'il ne s'agissait que d'immoler un animal, l'homme le plus grossier en serait digne, et l'on ne doit pas s'étonner que les païens aient confié cette immolation au premier venu. Mais une victime divine demande un prêtre divin ; pour immoler un Dieu, il faut un Dieu, et Notre-Seigneur est ainsi le seul prêtre de la loi nouvelle qui soit absolument digne. Aux hommes il faut une vocation d'élite, un appel tout spécial du ciel, pour qu'ils aspirent légitimement à participer au sacerdoce de Jésus-Christ. Le sacrement met le sceau à cette vocation, qui n'est donnée ni à une tribu ni à une famille, mais à un individu choisi entre mille. C'est en vertu de l'union morale qui en résulte entre lui et l'Homme-Dieu, que le prêtre catholique ose offrir une victime divine.

Telle est la connexion intime et nécessaire entre l'un et l'autre, que si vous changez le sacrifice, vous changez le sacerdoce ; si vous relevez le sacrifice, vous relevez le sacerdoce, comme a fait le Messie. Sous la loi de nature, les prêtres étaient les chefs de familles, les aînés, les rois ; sous la loi de Moïse, ils étaient de la tribu de Lévi, descendaient d'Aaron ; et parce que le sacrifice de ces deux lois était grossier, le sacerdoce l'était aussi ; tout était également élémentaire, faible et indigent, dit saint Paul, *infirmum et egenum elementum* (Gal., iv, 9). Mais sous la loi nouvelle, le sacrifice est le plus élevé, le plus sublime ; il s'ensuit que le sacerdoce chrétien doit être le plus saint, le plus parfait.

Tous les sacrifices anciens n'étaient que des ombres et des figures ; le sacrifice nouveau est seul la réalité, seul il ef-

face par lui-même les péchés. L'office des prêtres anciens était d'immoler des agneaux, des béliers, des taureaux, de faire beaucoup de choses qui conviennent à des bouchers, enlever la peau, couper en lambeaux, assigner à chacun sa part, laver les pieds et les entrailles, préparer le feu sur l'autel, faire brûler la victime. Combien le sacrifice eucharistique est plus digne ! Combien la Messe est plus noble ! Si un mathématicien voulait évaluer en nombres la distance des deux sacerdoce, des deux sacrifices, il ne trouverait pas entre eux plus de proportion qu'entre une minime étincelle et le soleil immense, qu'entre le fini et l'infini. Aussi n'a-t-on pas craint de dire que le dernier des Ordres mineurs, chez les chrétiens, l'emporte sur le suprême pontificat des Juifs, parce qu'il approche plus près de Jésus-Christ, de son ineffable sacrifice, de son divin sacerdoce, parce qu'il se rapporte plus directement à Jésus-Christ prêtre et victime.

Pourquoi cette variété d'Ordres mineurs et majeurs ? On l'adapte, on l'approprie quelquefois tantôt aux dons gratuits énumérés par l'Apôtre (I Cor. XII, 8-10), tantôt aux sept dons du Saint-Esprit (Isaï. XI, 2-3). D'autres fois, en s'appuyant sur Denis l'Aréopagite, on assimile la hiérarchie ecclésiastique à la hiérarchie angélique. Mais saint Thomas d'Aquin pense que le nombre des Ordres institués a pour raison d'être l'Eucharistie, et cette opinion a prévalu, comme on le voit par le Catéchisme du Concile de Trente.

Toute ce qui contribue au culte de l'Eucharistie reçoit une consécration, le temple, l'autel, le ciboire, le calice, les vêtements sacerdotaux. L'Ordre, avec ses variétés, est la consécration des personnes, pour les ennoblir, les élever, les rendre plus dignes et plus capables de représenter l'Église, dans les hommages qu'elle prodigue à son divin Époux réellement présent au milieu de nous. Cette explication est d'autant plus admissible, que l'usage actuel, chez les latins, est de conférer les Ordres en mettant, aux mains de l'ordinant, des instruments qui se rapportent à l'Eucharistie, soit à consacrer, soit à distribuer. L'Acte principal de chaque Ordre est même celui, par lequel quiconque est ordonné se rapproche le plus de l'adorable Sacrement. S'agit-il de préparer d'une manière éloignée les hommes à le recevoir, c'est l'office des ministres inférieurs. S'agit-il de la préparation prochaine, qui consiste à purifier les âmes par le baptême, et surtout par la pénitence, c'est l'office du prêtre qui, en l'accomplissant sur le corps mystique de Jésus-Christ, fait son acte secondaire, où il a pour coopérateurs les trois Ordres inférieurs. Mais dans l'accomplissement de son

acte principal, dans l'exercice de son pouvoir sur le corps réel du Christ, il a pour coopérateurs les trois Ordres supérieurs.

*Le portier* reçoit les clefs de la maison de Dieu, où est conservée l'Eucharistie ; il la ferme à ceux qui ne doivent pas même voir ces divins mystères ; il l'ouvre aux vrais fidèles, et garde pour eux les trésors de l'Eglise, les vases sacrés, le corps même et le sang de Notre-Seigneur. Il représente donc Jésus-Christ dans le Saint Sacrement, où il nous transfère par la communion ses trésors et ses mérites ; il le représente surtout dans le saint Viatique, où il nous ouvre la porte du ciel et introduit les justes en Paradis. Afin que cette représentation soit parfaite, le portier doit avoir un grand zèle pour la beauté des églises, la décoration des autels, la richesse des ornements, en sorte que le sanctuaire, par cette magnificence et cette propreté, soit une image plus fidèle du Paradis, puisque le Seigneur y réside aussi réellement que dans le Ciel, puisqu'il veut y recevoir de nous une gloire qui réponde à la gloire que lui rendent les Bienheureux.

*Le lecteur* reçoit l'Ancien Testament, doit enseigner aux catéchumènes les premiers principes de la religion, catéchiser les enfants, instruire les peuples, pour les disposer à l'amour par l'intelligence, pour les mener à l'Eucharistie par la foi. L'Écriture Sainte et le Saint Sacrement ne sont-ils pas la parole de Dieu, le Verbe divin qui se cache pour mieux se donner, qui revêt une forme sensible pour mieux nous instruire et nous sanctifier ? Dans l'Eucharistie il est muet, dans l'Écriture il parle ; mais l'Écriture interprète l'Eucharistie, nous y conduit, en tire son efficacité, en reçoit son complément. Car, sous les voiles sacramentels, malgré son silence, le Verbe a toute l'éloquence de l'exemple et de la charité : il nous y donne les plus pratiques leçons sur nos devoirs, sur les vertus chrétiennes, sur la perfection même que Dieu veut de nous.

*L'exorciste* reçoit le livre des exorcismes, pour chasser les puissances de ténèbres, et délivrer les énergumènes, puisque cette délivrance, dans le corps comme en l'âme, est une préparation nécessaire à la Communion. L'Eucharistie a merveilleusement affaibli l'empire de Satan, dans les contrées où elle est le plus souvent reçue ; elle y a notablement diminué le nombre des possédés. Sa seule présence les fait trembler, et on les voit frémir devant le Saint Sacrement, comme au signe et au contact de la croix, parce qu'il est la plus grande force qui dompte et chasse les démons, parce qu'il arme ses ministres pour la lutte, et qu'il en fait des empereurs spirituels, *spirituales imperato-*

res, pour engager et diriger le combat contre les esprits infernaux.

L'*acolyte* reçoit les burettes et le flambeau : il s'unit au prêtre dans l'oblation du sacrifice, dont il porte la matière à l'autel ; il s'unit au prêtre dans la propagation de la vérité, puisqu'il en porte le symbole dans la lumière corporelle. L'Eucharistie n'est-elle pas elle-même la lumière du monde, la lumière du passé, la lumière de l'avenir, la lumière du présent ? Le flambeau est donc une image du Saint Sacrement, qui éclaire les âmes dans la maison de Dieu, du moins celles qui ont l'humilité, la modestie, le recueillement de l'*acolyte* s'approchant de l'autel.

Le *sous-diacre* reçoit un calice vide, présente le pain et le vin au diacre, et se fait en toutes choses son serviteur. Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu être au milieu de nous, dans sa vie mortelle et dans sa vie eucharistique, comme le serviteur de tous (Luc. xxii, 27) ? Par égard pour l'Eucharistie, le *sous-diacre* s'engage à garder une chasteté perpétuelle, afin qu'une angélique pureté le rende plus digne du pain des Anges, afin que son âme s'unisse plus étroitement à l'Hostie sainte et immaculée, qui n'a plus aucune des infirmités de la chair, qui mène sur l'autel et dans le tabernacle la vie spirituelle des cieux. Par égard pour Jésus Eucharistique qui est, à toutes les heures du jour et de la nuit, la louange de son Père et la prière de son Église, le *sous-diacre* s'oblige à la récitation quotidienne des matines, des laudes, des heures et des vêpres, des complies et de tout l'office divin. C'est un entretien prolongé avec Dieu, pour se remplir de son esprit, afin de se mieux remplir de sa substance ; c'est une préparation au sacrifice et à la communion ; c'est une action de grâces, une consécration de toute la journée aux louanges de l'éternel Bienfaiteur ; c'est, comme la messe elle-même, une ardente prière pour l'épouse et les enfants du Christ, qui combattent et qui souffrent.

Le *diacre* reçoit les Évangiles ; ce qui n'exprime que son acte secondaire, parce qu'on ne peut alors exprimer le principal. Mais les Évangiles sont dans ses mains comme un témoignage de la vérité de l'Eucharistie, de la croyance des fidèles et des ministres à ce mystère de foi. L'acte principal du *diacre* est de servir aux tables, *ministrare mensis* (Act. vi, 2.) A quelles tables ? à celles qui sont dans le sanctuaire, c'est à-dire la table du sacrifice et la table de la communion. La table du sacrifice, c'est l'autel où il monte avec le prêtre, où il tient le calice, y verse le vin et l'offre à Dieu avec le prêtre, en récitant

les mêmes paroles. La table de la communion, c'est la table sainte où il peut distribuer aux fidèles le corps et le sang du Seigneur, où il leur fait la grande aumône, l'aumône de Dieu. Il s'engage et s'excite ainsi à nourrir les pauvres par le pain matériel du corps, à nourrir les ignorants par le pain spirituel de l'intelligence, à répandre son sang pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ répand le sien pour l'humanité.

*Le prêtre* reçoit le calice avec le vin, et la patène avec le pain ; car ce qu'il fait de plus grand n'est pas de dire comme le Sauveur : *Vos péchés vous sont remis* ; c'est de dire avec lui et pour lui : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Le sacrifice eucharistique, qui renouvelle les sacrifices de la Cène et de la Croix, est dans l'Église l'action par excellence, la grande action. C'est l'acte essentiel du sacerdoce, c'est l'acte qui impose aux prêtres les plus redoutables obligations, et qui leur commande les plus sublimes vertus. Aussi a-t-on vu d'illustres saints reculer d'effroi, refuser la prêtrise, ou ne la recevoir qu'en tremblant et en pleurant.

Tous les Ordres précédents sont réunis dans la prêtrise. Tous les offices du portier, du lecteur, de l'exorciste, de l'acolyte, du sous-diacrè et du diacre, sont contenus éminemment dans l'office du prêtre, qui résume en soi tous les rapports de chacun d'eux avec le sacrement d'amour. Concluons donc que l'Eucharistie explique et fait le prêtre.

Dans l'office du prêtre, dit saint Thomas, on peut considérer deux choses, d'abord l'oblation du sacrifice, ensuite la consommation du sacrifice, de même que dans le sacrifice de Jésus-Christ on peut considérer l'oblation et la participation. Or, l'Église a-t-elle un autre sacrifice que l'Eucharistie ? A-t-elle une participation plus haute et plus pleine à ce sacrifice, que la communion sacramentelle ? Non, évidemment. Donc la messe, par l'immolation de la victime et par la communion du prêtre et des fidèles, est vraiment le principe du sacerdoce catholique, la cause sans laquelle il n'existerait pas. Donc l'Eucharistie est tout pour le prêtre. Avec elle il existe, sans elle il n'a plus de raison d'être ; avec elle il a de nobles et nombreuses fonctions à remplir, pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité ; sans elle il est inutile, il n'a ni tribunaux de réconciliation à tenir ouverts, ni communion à distribuer, ni sacrifice à offrir. L'histoire nous le prouve, dans les sectes protestantes qui ont nié la présence réelle. Où est leur prêtre ? Où est la distinction entre le clerc et le laïque ? Où sont les fonctions du culte, qu'un ministre quelconque ne puisse remplir ?

L'Eucharistie seule est le principe de toute existence sacerdotale, et la négation de l'Eucharistie est la négation du sacerdoce. (à suivre.)

---

## RETRAITE MENSUELLE

---

### Sur l'esprit d'humilité

Pour que nous puissions sérieusement suivre Notre-Seigneur, il est tout-à-fait nécessaire d'avoir pleine intelligence de son esprit, il faut aussi en quelque sorte se revêtir de Lui, comme dit saint Paul, de façon à ce que l'esprit de Jésus-Christ vive en nous. C'est l'esprit du Christ qui a rendu les saints joyeux et invincibles dans tous leurs travaux et leurs fatigues.

Mais quel est l'esprit de Jésus ? C'est un esprit de contradiction, c.-à-d. l'inclination et l'affection à tout ce qui contredit l'esprit du monde ; en effet, ce que le monde estime, le Christ le méprise, ce qui répugne au monde, le Christ l'aime.

Or, cet esprit paraît dans la doctrine évangélique résumée dans les huit Béatitudes.

Et en vérité le monde désire et recherche avidement les richesses, il déteste et fuit la pauvreté.

Cependant le Christ prononce avec assurance la maxime : "Bienheureux les pauvres d'esprit" et lui-même veut vivre pauvre toute sa vie mortelle. Ce que nous disons des richesses et de la pauvreté doit se dire également des honneurs, des humiliations et de tout ce que le monde chérit ou repousse.

Le prêtre doit donc lui aussi dans sa manière de parler et d'agir, contredire l'esprit du monde.

L'esprit de Jésus est spécialement un esprit d'humilité. L'orgueil avait perdu l'humanité, l'humilité va la sauver. L'homme s'était éloigné de sa patrie par la voie de l'orgueil, il devra y retourner par la voie de l'humilité.

Est-ce que l'Homme-Dieu n'est pas passé par cette voie ? Voyez-le descendre du ciel, et, comme parle saint Grégoire-le-Grand, " couvrant la pourpre de sa divinité du cilice de notre mortalité. "

O mon Dieu ! que vous êtes anéanti vous-même, que vous avez donc dit à juste titre cette grande parole : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. "

1. Avant tout que le prêtre soit humble *d'esprit*.

Pour cela, il importe qu'il se fasse une juste notion de la gloire. Toute autre est la gloire qui vient de l'homme, toute autre celle qui vient de Dieu. Celle-là est souvent *injuste*, toujours inconstante et transitoire ; celle-ci au contraire est toujours juste, constante et éternelle. C'est pourquoi saint Paul nous exhorte à ne rechercher que celle qui vient de Dieu et à mépriser la gloire humaine. " Que celui qui se glorifie, dit-il, se glorifie dans le Seigneur. "

2. *Humble en paroles*. a) Que le prêtre ne se vante ni ne se loue jamais ; la louange personnelle rend méprisable.

b) Il est un autre moyen plus sublime d'exercer l'humilité, c'est dans les injures, les calomnies, de se taire comme le fit le divin Maître. Saint Ambroise appelle ce silence, un *silence triomphal*. Si le prêtre savait à l'occasion user de ce sage silence, il remporterait d'innombrables triomphes sur ses ennemis.

3. *Humble en action*. Le prêtre doit se garder de toute ambition ; car le démon ne cesse pas de lui souffler à l'oreille : "*Ami, monte plus haut.*" Oh ! que d'infortunés prêtres ont été victimes de cette suggestion diabolique ! Au contraire combien plus heureux n'est pas le bon prêtre qui accepte son poste de la main de l'évêque comme de la main de Dieu, tout humble qu'il puisse paraître aux yeux des hommes, et qui sans aspirer à un poste plus élevé lui fait honneur par un zèle exemplaire.

4. *Humble d'affection*. Que le prêtre entende saint Augustin nous dire : l'orgueil est l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ; l'humilité est l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. Dans son admirable livre des exercices, saint Ignace propose trois degrés distincts ou modes d'humilité auxquels tend nécessairement quiconque désire vivement acquérir la vraie et solide humilité.

1. Le premier degré d'humilité, dit-il, consiste dans la soumission parfaite à la loi de Dieu, en sorte que l'on soit prêt à rejeter l'empire du monde entier, et même à faire le sacrifice de sa vie, plutôt que de transgresser volontairement aucun précepte, qui oblige sous peine de péché mortel. Ce premier degré est nécessaire au salut éternel.

2. Le second est plus parfait : il consiste dans l'indifférence de l'âme à l'égard des richesses et de la pauvreté, de l'honneur ou de la confusion, d'une longue ou d'une courte vie, toutes les fois que la gloire de Dieu et le salut se trouvent également des deux côtés ; en sorte qu'aucune considération d'intérêt ou de disgrâce temporelle, pas même la mort, ne soit capable de nous faire consentir à commettre un péché véniel délibéré.

3. Le troisième degré est l'humilité parfaite. Il consiste à préférer, par pur amour de Notre-Seigneur et dans le but de lui ressembler davantage, la pauvreté aux richesses, les opprobres à l'honneur, quand même le salut de notre âme et la gloire de Dieu se trouveraient également de chaque côté.

O mon Dieu, je suis confus de mon peu d'humilité ; accordez à tous vos prêtres d'avancer de plus en plus dans la pratique de cette vertu fondamentale qui est la vertu de prédilection de votre Cœur Sacré : Apprenez de moi que je suis humble de cœur !



## COTISATIONS RECUES

### PENDANT LE MOIS DERNIER.

Nos 234 : \$ 2.00 — 250 : \$ 1.50 — 313 : \$ 1.00 — 450 : \$ 1.00 —  
 462 : \$ 1.00 — 728 : \$ 1.00 — 930 : \$ 1.00 — 939 : \$ 0.50 — 1188 :  
 \$ 2.00 — 1274 : \$ 1.00 — 1452 : \$ 0.50 — 1554 : \$ 1.00 — 1588 :  
 \$ 0.50 — 1589 : \$ 1.00.



## Recommandations aux Prières

Les retraites ecclésiastiques des diocèses. — Le renouvellement de la ferveur sacerdotale et de la piété eucharistique dans les âmes des prêtres. — Les missionnaires et les milliers de chrétiens massacrés en Chine. — La santé de notre Saint Père le Pape. — Plusieurs paroisses divisées. — La constructions de plusieurs églises. — Plusieurs confrères malades. — La conversion de pécheurs endurcis. — Toutes les intentions recommandées sur les libellums du mois dernier.

Nous rappelons que tous les Confrères qui acquittent pour l'Œuvre la cotisation de \$1.00 ont droit, en plus des "Annales," à un abonnement au "Petit Messager du Très Saint Sacrement."

# Allons à la Sainte Table !

Appel aux Chrétiens de tout age et de toute condition.  
par le P. J.-M. Lambert

1 joli volume in-18 de 120 pages Prix. 15 cts.

Nous venons de recevoir un bon nombre d'exemplaires de ce vibrant appel, qui attirera, nous l'espérons, les chrétiens au pied de la Table Sainte en leur montrant l'ardent désir qu'a Notre-Seigneur de les y voir accourir et les immenses bienfaits qu'Il leur y réserve. Excellente brochure à répandre dans les paroisses pour y promouvoir la sainte pratique de la communion fréquente.

## Médailles eucharistiques

Nous avons renouvelé notre provision de Médailles, et nous en tenons de diverses sortes à la disposition de nos lecteurs, en particulier les Médailles suivantes :

— Médaille-Insigne du Saint Sacrement, une magnifique médaille ovale, avec au centre un ostensor rayonnant découpé à jour.

- Plaquée in or . . . . . 35 cts.
  - Plaquée en argent . . . . . 25 cts.
  - Solidement vernie en or . . . . . 20 cts.
- Six médailles pour \$ 1.00

— Médaille de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, portant d'un côté l'ostensor, et de l'autre la Très Sainte Vierge avec l'hostie sur sa poitrine.

Prix : 3 cts ; — la douzaine, 25 cts.

— Médaille du Sacré-Cœur et de Notre-Dame des Oliviers ; médaille ronde, d'un très beau fini, vernie en or.

Prix : 5 cts ; — la douzaine, 50 cts.

## Un nouvel Opuscule :

— Je suis l'Immaculée Conception —

Brochure de 32 pages, avec couverture en couleur.

Prix . 3 cts. — La douzaine, 20 cts.